

Et ne sentant plus la fatigue, lancés, irrésistibles, ils bondissaient, poussant le cri de guerre qu'il connaissait bien, afin de lui annoncer leur arrivée :

— Avenel ! Avenel !

Et leur cri frappa l'oreille du chevalier qui, se dressant sur sa selle, leva son épée vers eux en leur répondant :

— A moi, mes braves !

Ils aperçurent, virent briller sa claymore qui les avait toujours conduits au triomphe.

Ce fut du délire.

Et ils fauchèrent tout devant eux, venant, dans leur poussée farouche, jusqu'au pied de son cheval autour duquel ils formèrent une muraille d'airain et d'acier.

Tandis que leurs regards, un moment tournés vers lui, enflammés par l'enthousiasme, signifiaient :

— Maître, nous voici ! Nous venons mourir ou vaincre avec toi !

Jaloux de leur ardeur, les bûcherons, que les vêtements de peaux de bêtes rendaient pareils aux hommes effrayants des premiers temps du monde, avaient fait aussi leur trouée, brèche effrayante.

Et Walter, impressionné lui-même, vit, telles que dans un rêve, leurs massues énormes, leurs haches tourner, et les têtes, les corps ouverts, les crânes en bouillie...

Les soldats anglais, les marins fraîchement débarqués, reculaient pêle-mêle, songeant maintenant à se défendre plus qu'à attaquer.

Mae Sweeny, froid et grave, avait rapidement étudié la situation. Disposant avec habileté ce qu'il lui restait de troupes sous la main, il poussa les soldats anglais vers la mer.

Ceux-ci se trouvèrent bientôt pressés entre l'eau et les Écossais.

Refluant en tumulte sur le bord, un certain nombre d'entre eux s'élançait dans les canots.

Mais, au milieu du désordre, le débarquement n'était pas chose facile...

Aussi, exaspérés ceux qui ne pouvaient prendre place dans les barques revinrent-ils sur leurs adversaires.

Ils n'y trouvèrent que le trépas.

Mae Sweeny, ayant fait mettre en batterie, les pièces légères, fabriquées autrefois par le chevalier d'Avenel, tira dans les agrès des navires, abattant leurs mâts.

Les trois pièces dont le feu opiniâtre avait permis aux chevaliers de tenir jusqu'à ce moment faisaient maintenant converger leur feu vers le vaisseau-amiral.

Le haut officier anglais écumait de rage.

Il venait de donner l'ordre d'expédier le restant des matelots disponibles, afin de tenter un dernier effort et permettre le débarquement, s'il fallait à toute force abandonner l'espoir de cette conquête tant convoitée...

Tout à coup, les trois pièces d'artillerie écossaises tombèrent simultanément, et les trois boulets vomis par leur gueule ardente frappèrent son bordage comme sous une seule impulsion.

Le navire trembla, secoué, le bois craqua, ouvert, éventré, et une détonation sourde, intérieure, lui répondit.

Une pièce de canon, prête à faire feu, entamée par un des projectiles, venait d'éclater, élargissant étendant la brèche.

Des bois flamèrent : un remous d'eau formidable, mugissant, les recouvrit, éteignant les flammes, s'engouffrant dans le navire avec un grondement sinistre.

Le vaisseau s'inclina brusquement, tournoya ainsi qu'un oiseau affolé.

Les marins se précipitèrent vers les échelles dans l'instinct du danger.

Le navire enfonçait rapidement...

Quelques-uns eurent à peine le temps d'atteindre le bastingage.

Un tourbillon enveloppa le vaisseau.

Son avant, où se trouvait la brèche, plongea brusquement...

Et le navire tout entier s'engloutit, disparut dans l'abîme ouvert par la mer... qui reflua bondissante.

Quelques matelots avaient sauté à la mer : mêlés à des épaves, ils tournoyaient dans le gouffre déchaîné.

L'amiral anglais n'aurait plus à craindre la colère d'Élisabeth, ni l'implacable rançune de son ministre !

Il ne restait plus rien de lui-même, de ses officiers, de son équipage, il ne restait du navire, où un instant auparavant flottait son pavillon, que des débris, se heurtant dans le tumulte des flots et des cadavres livides !

Un moment d'arrêt dans la lutte, quelques minutes de saisissement succédèrent à cette catastrophe, libératrice pour les Écossais.

La direction première allait manquer à leurs ennemis.

Le chevalier d'Avenel et Mae Sweeny le comprirent.

Et, profitant de l'émoi des Anglais, ils ramènèrent sur eux toutes leurs troupes à la fois.

Un moment alors, ce ne fut plus un combat, ce fut un égorgement.

Les soldats anglais, éperdus, couraient sur le rivage, sourds à la voix de leurs officiers, cessant de se défendre.

D'autres se battaient entre eux pour monter plus vite dans les canots et fuir cette côte qui menaçait de devenir leur tombeau.

Des troupes entières imploraient merci en jetant leurs armes.

La mer fut bientôt couverte d'embarcations, s'éloignant en désordre, dans une confusion inexprimable, emportant tout ce qui avait pu prendre place du corps de débarquement, expédié par Somerset et qui, dans sa pensée, devait si facilement s'emparer de la capitale.

Sans avoir besoin d'en revoir l'ordre, les canots cessèrent les pour suivaient de leur mitraille meurtrière, achevant la paillarde, augmentant le nombre des victimes de cette audacieuse, et maintenant la lamentable expédition...

Le cutter léger qui était venu reconnaître le lieu du débarquement, profitant de son faible tirant d'eau, s'approcha le plus possible du rivage afin de recueillir ceux qui, désespérant de trouver place dans les chaloupes, s'étaient jetés à la mer.

Sur la rive, quelques uns, groupés par leurs chefs, combattaient ou plutôt résistaient encore, afin de permettre aux embarcations de venir les chercher.

D'autres part, les pièces des navires tiraient sur les Écossais, afin de protéger ceux qui restaient encore à terre.

Mais c'était une canonnade décourageante sans conviction de vaincre.

A bord, on faisait déjà des préparatifs de départ.

La destruction du vaisseau amiral avait glacé les plus décidés.

Chacun appréhendait pour son navire un désastre pareil.

Walter d'Avenel, jugeant inutile de faire partir des hommes, maintenant que la victoire s'était prononcée en faveur des siens, et qu'Édimbourg était sauvée, l'Écosse avec elle, s'avança vers les Anglais.

— Messieurs, leur cria-t-il, mettez bas les armes, et il ne vous sera fait aucun mal.

Un bas officier lui répondit en l'ajustant avec son pistolet et fit feu.

Ils étaient à deux pas l'un de l'autre.

La balle de gros calibre troua à l'épaule pièce, la cuirasse du chevalier de la reine, ravagea les buffleteries de son équipement.

Il pâlit, regarda avec une expression de douteux reproche l'homme qui venait d'agir d'agir ainsi, alors qu'il lui offrait la vie, et porta la main à sa poitrine.

Les guerriers du clan d'Avenel qui l'entouraient à la vue de cette félonie, poussèrent un cri de colère et de vengeance.

Et ils se précipitèrent comme des forcenés sur les ennemis euvens lesquels leur chef se comportait avec générosité et qui venaient de reconnaître si mal son intervention.

— Pas de quartier ! grondaient-ils.

Et ils passèrent au fil de l'épée tout ce qui se trouvait devant eux.

Quant au meurtrier, il avait été massacré le premier.

Mae Sweeny avait vu le chevalier d'Avenel s'avancer l'épée basse vers les Anglais et leurs parler.

Il entendit la détonation, vit pâlir le vainqueur qu'il aimait et,levant son cheval, se précipita vers lui et étendit le bras pour le soutenir.

Ce n'est rien, murmura Walter, l'ennemi d'un traitre, et mour telle que pour lui !

A ce moment, des sons de trompette éclatèrent.

C'était Marie Stuart.

La reine d'Écosse, se dérobant aux coups de ses ennemis, des ses femmes, avait voulu soutenir son mari par sa présence.

Ces fanfares retentissantes étaient venues à l'oreille, et elle s'avança à sa venue. Elle aperçut Mae Sweeny et le chevalier et les rejoignit au galop.

Marie Stuart remarqua alors la cuirasse ouverte et rouge d'Avenel.

— Mais vous êtes blessé, chevalier ! cria-t-elle.

— Grâce à Dieu ! prononça l'époux de Marie d'Avenel avec lenteur afin de acher sa faiblesse. Je n'avais pas, encore, eu le bonheur de verser son sang pour Votre Majesté !

La venue de la souveraine porta à son apogée l'enthousiasme de ses soldats.

D'un autre côté, l'attentat dont le chevalier d'Avenel venait d'être victime au moment où il offrait la vie sans aux ennemis qui n'avaient pas en le temps de s'embarquer avait porté la fureur et l'exaspération des Écossais à leur comble.

Souds à toutes les voix, à celle impérative de l'officier, comme à la prière des Anglais, ils se ruèrent sur leur adversaires, des cri d'extermination et de vengeance à la bouche.

Et il ne resta bientôt plus de la marine hollandaise des Anglais débarqués sur le sol de l'Écosse, que des cadavres sanglants ou des mutilés.

Les chaloupes emportaient les derniers qui en eut échappé au désastre.

Blêmes sous le sang qui les couvrait, ils remontaient sur les navires d'où ils étaient sortis.

Un tiers d'entre eux étaient restés sur la rive, écorchés, morts, blessés ou captifs, ou au fond de la mer.